

JULES

Friedrich WOLF

Lorsque nous, les cent cinquante « Politiques », entrâmes pour la première fois dans notre baraque, nous fûmes littéralement éblouis par l'obscurité qui nous frappa en plein visage. C'était une vieille baraque en bois, délabrée, un reste de la Première Guerre Mondiale. Ça empestait le fauve à plein nez. Il devait y avoir des gens à l'intérieur. Notre visage frôla des manteaux et des vêtements humides de pluie. Nous entendîmes également de grands cris en espagnol, en italien, en polonais, en allemand, nous invitant à entrer allègrement, sans faire de manières, dans notre nouvelle demeure. Il y avait déjà là cinquante hommes des Brigades Internationales espagnoles qui, à la déclaration de guerre, avaient été transférés de leurs anciens lieux d'internement vers ce camp de concentration perdu au pied des Pyrénées.

Nous ne distinguons toujours rien. Nous étions toujours là, debout, nos pauvres bagages dans les mains, décontenancés par ce brouhaha tumultueux s'abattant sur nous. Forts de leur vieille expérience des camps, les Brigadistes s'étaient évidemment emparés des litières du haut. Presque à chaque pas nous nous cognions à des outils, des masses, des pelles et des pics.

Alors, d'en-haut, jaillit un avertissement amical :

« Messieurs, dans ce *campo*, le lit ne viendra pas tout seul à vous ! Hélas ! »

Un autre imita une sonnerie électrique : « Ces messieurs attendent certainement le garçon d'étage ou la femme de chambre ? »

Nous nous précipitons à l'intérieur. On apprend si vite à voir sans les yeux ! En un éclair nous occupons toutes les places libres de la baraque, en haut et en bas. Chacun lance son paquetage à l'endroit qui lui semble le meilleur. On grimpe, on crie : « Ernst, tu es où ? Par ici Frieder ! Ralf, Ottar, Alek..., ici en haut c'est fantastique, c'est la Tour Eiffel avec vue sur les Pyrénées... un peu plus à droite c'est l'ascenseur, ici, par ici, allez, fais passer tes fringues et donne-moi ta main... et hop, ça y est, tu vois ! » Et, en effet, nous nous sommes octroyé une place de première classe, « un lit haut de gamme », c'est à dire, pour chacun de nous, un espace vital couvert d'un reste de vieille paille mêlée à des chardons et à des joncs secs, à

peine deux mètres carrés de planches qui s'affaissent dès qu'on monte dessus ; mais dans une planche cassée du mur, un petit trou laisse filtrer un faible rayon lumineux en cet après-midi pluvieux d'octobre.

Cinq minutes plus tôt, nous étions décontenancés devant cette écurie obscure, humide et froide qui, dès lors et pour combien de temps encore, allait devenir jour et nuit notre demeure. Maintenant nous avons un lit « haut de gamme », ce sont donc ceux « d'en bas » qui, à chacun de nos mouvements, recevront la saleté et la poussière de paille sur la tête, eux et pas nous. Nous avons même un trou par lequel passe la lumière mais aussi le vent des Pyrénées. Il laisse toujours pénétrer les bourrasques de pluie, certes, mais aussi la lumière ! Et nous sommes ensemble entre bons gars, Ernst, le camarade de jeunesse, Alek, le médecin de la frontière tchèque, Ralf, le garçon de Hambourg et, de l'autre côté, il y a également d'autres camarades.

Mais à ma droite, juste à côté de moi, s'est nichée une forme étrange. Une forme pelotonnée sur elle-même, couverte d'un mince petit manteau noir, une forme impossible à identifier... Ce n'est pas l'un des nôtres, en tout cas. Et, pour de multiples raisons, nous, nous souhaitons rester ici, en haut, « entre nous ».

Ernst me dit : « Il n'a qu'à changer de place avec Alek qui est dans la rangée de gauche ! C'est là que commence le secteur des Polonais ! »

Je me tourne vers le petit manteau roulé en boule et lui donne un petit coup dans les côtes : « Eh, camarade, tu ne voudrais pas changer de place avec quelqu'un d'autre, là-haut à gauche ? Nous, nous nous connaissons depuis longtemps et nous aimerions bien rester ensemble. »

Pour seule réponse on entend un féroce grognement accompagné d'un juron indéfinissable.

*

Le petit manteau s'enroule plus encore sur lui-même.

Un hurlement du sergent-chef de la Garde mobile traverse la baraque : « Rassemblement ! » Nous sortons et formons les rangs ; on nous répartit en sections de soixante hommes ; le commandant de notre quartier composé de dix baraques, soit deux mille prisonniers, nous informe que ce camp est un camp disciplinaire militaire ; quiconque, dès la tombée de la nuit, s'approchera à dix mètres des barbelés, sera fusillé sans sommation. Puis

on nous tond les cheveux à ras. Nous voulons protester mais nous constatons que les Brigadistes, eux-aussi, ont le crâne rasé. Nous décidons de réserver nos protestations pour des choses plus importantes. Une équipe de corvée apporte à ce moment-là la soupe dans une sorte de seau à ordures. Certains d'entre nous venaient des prisons de Paris, d'autres avaient été arrêtés chez eux, de nuit ; personne n'avait donc ni gamelle, ni couverts. Les Brigadistes nous donnent les boîtes de conserve qui leur servent de gamelle. Mais il n'y en a pas pour tout le monde. Nous avons faim à en hurler. Impitoyable, celui qui distribue la soupe maintient son rythme. Il n'y aura bientôt plus de soupe.

Le petit manteau est à côté de moi. Sans dire un mot, il enlève sa chaussure, se fait servir la soupe aux pois dans sa chaussure et la boit dans sa chaussure.

- « Quel porc ! » dit Ernst près de moi, dégoûté.

- « Donnez-moi la part de cet idiot ! » réplique le petit manteau en s'adressant à celui qui distribue la soupe. « Monsieur l'idiot n'a pas faim ! » Et il avale bruyamment la part d'Ernst, planté là, sans gamelle. Du coup, d'autres enlèvent aussi leur chaussure pour ingurgiter la soupe chaude. Des chaussures passent de main en main. Nous n'avons certainement rien de ces aristocrates polonais qui boivent le champagne dans la pantoufle de leur belle, et pourtant je dois avouer que, même bu dans une chaussure de prisonnier, ce liquide est délicieux.

*

Ernst a une dent contre le petit manteau, l'ouvrier parisien des cuirs et peaux, Aron Liter ; Ernst, ce jeune Allemand propre, impeccable, méticuleux, a une aversion presque insurmontable envers Aron Liter ; Ernst, lui qui sans perdre un instant taille un porte-manteau pour son vêtement dans un morceau de bois, qui sans perdre un instant lave sa chemise et ses mouchoirs, Ernst voit qu'Aron n'a pas quitté ses vêtements de toute la première semaine, qu'il ne se sépare même pas de son petit manteau. Ernst est pris de dégoût quand Aron mange à côté de nous, il est pris de dégoût quand, jour et nuit, Aron tousse affreusement et crache de grosses glaires jaunes sous son nez par le trou qui nous sert de fenêtre. Ernst va même jusqu'à me forcer à faire « déménager » notre voisin. Aron Liter aurait évidemment répondu à cette injonction dédaigneusement et avec les pires injures du monde, mais je ne me sens tout de même pas autorisé à l'expulser. Ernst s'adresse maintenant directement au petit manteau. Il s'en suit un démêlé dans un incroyable charabia germano-franco-polonais car Ernst veut expliquer les bases élémentaires de l'hygiène à Monsieur Aron Liter, tandis que Monsieur Liter lui crache les pires injures : « Je voudrais bien te voir en mille-pattes, obligé de te laver chaque pied tous les jours ! ». Ernst, exaspéré, lui concède qu'il aimerait mieux être un mille-pattes et avoir à se laver mille fois les pattes plutôt qu'un porc à deux pattes sales ; son

ennemi le somme alors sarcastiquement de lui procurer de l'eau chaude, du savon, des serviettes de toilette et une pièce chauffée car, vu qu'il est malade du poumon, il n'est pas assez fou pour attraper la mort en se lavant en plein air devant les auges. De plus, ce n'est pas lui, Aron Liter, qui lui a adressé la parole, c'est donc que lui, Aron Liter, n'a pas la moindre envie de lui parler. Ernst se tourne maintenant vers nous tous : « Sommes-nous prêts à affronter une invasion de poux ou, pire encore, une infection ? ». Il a oublié le nom de mon voisin, alors il l'appelle « Juil », voulant sans doute dire *Juif*⁽¹⁾.

Mais, à nouveau, ce dernier a mal compris ; il proteste : « Je ne m'appelle pas Jules, Monsieur ! Monsieur Aron Litère, c'est comme ça que vous devez m'appeler ! On appelle quelqu'un par son vrai nom ou on ne l'appelle pas du tout ! Aron Litère, Monsieur, pas Jules ! » Ses grandes mains, des mains puissantes de vieil ouvrier du cuir se déploient devant le bas de son manteau. Soudain sa tête surgit au milieu de nous. Cette tête est à la fois d'une laideur et d'une beauté remarquables : le front est petit, cabossé, déformé, les veines semblables à des écheveaux emmêlés sillonnent ses tempes et les bases de son nez, de minces touffes de cheveux d'un blond roux se dressent des deux côtés de son crâne, les lèvres épaisses et arrondies sont à demi ouvertes, le nez large, quelque peu aplati, donne à ce profil une expression d'animal prédateur... mais le plus saisissant, ce sont ses yeux, deux yeux bleu foncé, durs, prêts à foudroyer, d'une sauvagerie, d'une force et d'une beauté qui semblent vouloir régenter tout son être et anéantir le pouvoir de décision de son adversaire. « Mon nom est Aron Litère, Messieurs et pas Jules ! »

Personne n'ose répondre à cet enragé. Il relève à nouveau son petit manteau noir sur ses oreilles, s'allonge sur les planches de bois recouvertes d'une mince couche de paille, il s'enroule et devient inexistant. Dès lors, pour nous, Aron Liter ne sera plus que Jules.

Et bientôt dans tout le camp on l'appellera ainsi, jusqu'à sa mort prématurée, puisque c'est indûment sous ce nom que le ministre du culte de Toulouse procéda à sa bénédiction et à son inhumation.

Mais nous n'en sommes pas encore là.

*

Jules tousse et crache horriblement, jour et nuit. Ernst dit qu'il faut acheter un parapluie et l'ouvrir entre Jules et nous. Quelque temps plus tard je reçois deux couvertures de Paris. Jules n'a toujours rien d'autre que son petit manteau. Une nuit, alors que sa toux, ses râles et ses crachats m'empêchent de dormir, j'étends sur lui une de mes couvertures. Au matin, la couverture est à nouveau à côté de moi. Ce manège se répète durant plusieurs nuits jusqu'à

ce que Jules me dise un jour :

« Pourquoi me couvres-tu avec cette couverture ?

- Pour que tu tousses moins et que je puisse dormir.

- Mais, regardant Ernst, lui là, il dit que mon haleine est empoisonnée, que mes crachats vont vous contaminer, que la couverture est *foutue*⁽²⁾, inutilisable, bonne à envoyer au diable !

- Soit, eh bien elle est à toi, maintenant, cette couverture. »

Il me regarde fixement et ne répond rien. Le soir il m'apporte de la tisane chaude dans une vieille boîte de conserve : « Tiens, bois ça, ça te réchauffera pour la nuit ! »

Une nuit je remarque qu'il réprime convulsivement ses quintes de toux et qu'il avale ses crachats pour ne pas me réveiller. Je soudoie notre infirmier pour qu'il me rapporte de Toulouse un peu de poudre d'ipéca ainsi que des gouttes d'anis ammoniacé. Je soigne Jules avec ça. Jules est ravi. Dans son enthousiasme, il veut tout avaler le même jour. Dès le lendemain matin, il prétend que les médicaments ont un effet extraordinaire sur lui et que cette fois, c'est sûr, il va guérir. Il traverse la baraque et me couvre de louanges en clamant partout que je suis son médecin. Il n'arrive pas à comprendre pourquoi je le lui interdis. Il connaît quelqu'un dans la baraque, c'est le tailleur Binatzky de Paris qu'il appelle amicalement Bienenschwanz⁽³⁾. Bienenschwanz est lutteur amateur et champion de poids moyens du département de la Seine et Oise. Il est également capable de tordre des barres de fer sur son bras. Un jour Jules grimpe jusqu'à moi à l'échelle avec son ami Bienenschwanz. On procède courtoisement aux présentations « Je te présente mon ami Bienenschwanz, lutteur et maître-tailleur ; au cas où un jour tu aurais besoin de faire réparer ton manteau... Et lui, c'est *mon* Docteur ! »

Combien de fois, ai-je entendu par la suite ce « mon Docteur » ou « mon petit Docteur⁽⁴⁾ ! » Il y avait dans ces mots la fierté du possesseur, du propriétaire ; mais il y avait également un ton que je ne connaissais pas chez Jules jusqu'alors : quelque chose de tendre, d'amical, de joyeux.

Toujours est-il qu'il me faut examiner la nuque du lutteur Bienenschwanz couverte de furoncles, anciens et nouveaux ; et Jules jure sur la tête de sa fille de douze ans, Maria, que je vais le guérir de ces maux chroniques en un rien de temps. Déjà la confiance de Jules en son docteur dépasse toutes les limites.

Mais un grand coup de théâtre se produisit : la victoire qu'il remporta sur lui-même un matin de novembre ; il avait gelé cette nuit-là. Les huit auges en bois où nous nous lavions avec ceux de la baraque voisine (soit quatre cents hommes) étaient en plein air, exposées au vent glacial des Pyrénées. Et ces deux baraques de Brigadistes constituaient, justement, une unité particulièrement disciplinée pour les corvées, la distribution des repas et l'hygiène. À l'exception des malades et de quelques individus bizarres, nous nous lavions à 6 heures du matin par tous les temps. Nous voulions nous endurcir en prévision de périodes plus difficiles. Un matin, donc, tandis qu'Ernst et moi-même nous nous frictionnions l'un l'autre, à deux auges de nous, sans chemise, torse nu, couvert de mousse de savon, Jules est là : il est en train de se laver. Il s'écrie triomphalement afin que toute la colonne puisse l'entendre : « Ah ! Vous croyez peut-être que le savon me fait peur ? Eh bien non, le savon ne me fait pas peur ! » Des applaudissements, au théâtre, j'en ai souvent entendus lors des premières, mais ils ne furent jamais aussi nourris que pour cette première-ci : Jules est en train de se laver, en plein air ! Tous se précipitent vers lui, serrent ses mains mouillées et le félicitent.

Il me fait un clin d'œil de son œil gauche couvert de savon : qui eût cru que nous en arriverions là lui et moi ?

Ernst lui-même en est tout ému. Il en serait presque persuadé que, même passé quarante ans, on peut se hisser au-dessus de sa condition d'origine. Jules vient de remporter là sa première victoire. Du reste, cette toilette à l'eau froide ne lui a pas fait de mal. Bien au contraire, sa toux diminue. Le coup de grâce viendra d'ailleurs, plus tard, au beau milieu de l'été.

*

Jules doit toutefois combattre d'autres faiblesses inhérentes à son milieu et à son passé. Alors qu'il n'était encore qu'un jeune garçon, en 1915, pendant la Première Guerre Mondiale, lors des combats de Varsovie, il dut fuir son village en proie aux flammes. Personne ne se préoccupait de lui, pour survivre il dut se livrer à du troc et à de petits trafics. Une vie difficile. Il ne connaissait rien d'autre.

Et ici ?

Nos gardes sont des collectionneurs passionnés de timbres-poste. Jules aussi, naturellement. À midi, à la distribution du courrier, il est là, il mendie des timbres et, rapide comme l'éclair, que ce soit autorisé ou non, il découpe les timbres des colis et des enveloppes avec une lame de rasoir ; il en garde une partie pour lui, il donne les doubles à nos gardes qui, en échange, l'autorisent à donner un coup de main à la cantine et, ainsi, l'intendante lui donne

un peu de sucre, des biscuits et des fruits. Je le prends entre quatre yeux et je lui explique que les gardes tabassent mes amis qui sont au trou ; il me jure qu'il va changer ça mais, le lendemain, il continue son petit trafic avec les timbres.

« Tu ne le changeras pas ! » dit Ernst.

Je m'entête et déclare : « Il y a du bon, au fond, quelque part, chez ce type, malgré tous ses travers.

- Eh bien, cherche-le bien, ce qu'il a de bon, au fond ! Bon courage ! », rétorque Ernst.

Peut-être le vois-je mieux qu'il n'est réellement. Peut-être que tout cela est absurde. Mes camarades pensent que j'en fais trop avec Jules. Je lui ai acheté un cahier. Maintenant il y colle les « beaux timbres » pour son fils. Son fils, il est quelque part en Afrique dans la Légion étrangère. Un jour d'hiver, il reçoit une lettre de son Philipp, de Tunis, avec l'emblème solennel, en couleurs, de son régiment. « Avant le départ » écrit Philipp. Il a appris à monter à cheval et son cheval le suit sur le bateau. Non sans raison, Jules me pose deux questions. Premièrement : comment se fait-il qu'on emmène un cheval sur un bateau alors qu'il y a de vastes étendues avec des chevaux en Afrique ? Deuxièmement : Comment se fait-il que son garçon se mette à l'équitation alors qu'il n'a jamais touché un cheval de sa vie ? « Dis donc, mon petit Docteur : le cheval, il va le supporter sur son dos ? Il va vouloir que Philipp lui monte dessus ? »

Je plaisante :

« Et il pourra même le faire tomber s'il ne se tient pas bien.

- Qu'est-ce qu'on peut faire pour qu'il ne le fasse pas tomber ?

- Il faut lui parler gentiment et lui donner souvent du sucre.

- Des morceaux de sucre ?

- Des morceaux de sucre ! »

Un jour, je remarque que Jules troque ses timbres en double contre des morceaux de sucre et même que nos propres morceaux de sucre disparaissent rapidement. Jules a fait tout un colis de morceaux de sucre pour l'envoyer à son fils, c'est-à-dire à « son cheval », pour

amadouer l'animal. Car, comme il l'a prétendu un jour, il n'y a que trois êtres au monde qu'il aime vraiment : son fils Philipp, sa fille, sa petite Maria et son petit Docteur.

« Et ta femme ?

-J'ai toujours été régulier avec elle et je l'ai toujours traitée comme on traite sa femme. »

*

En face de nous, dans les litières du bas, loge le cordonnier Hyan. Il s'est fait envoyer ses outils de Paris ; on lui a donné l'autorisation de travailler. Évidemment il est obligé de travailler gratuitement pour les gardes et même de leur fournir le cuir. Et, évidemment, il se rattrape sur nous. Pour nous c'est un étranger mais c'est le seul qui possède des outils de cordonnier, des clous et du cuir. Pour ressemeler mes bottes il me prend trente francs : c'est un prix exorbitant. L'un de nos camarades est incapable de payer ce prix-là, il ne lui rend donc pas ses bottes. C'est la bagarre. Hyan se fait « tanner le cuir » sous les coups. Notre sergent s'en mêle. Dans un déluge de justifications, Hyan explique que Jules a dit que ce n'était pas trop cher et qu'il pouvait exiger ce prix-là. Alors, à côté de moi jaillit un cri, un cri animal, et une forme bondit sur le sol, telle une panthère ; Hyan est plaqué au sol ; dans la main de Jules luit le couteau de cordonnier qu'il lui a arraché. Je crie : « Jules, donne-moi ça ! ». Il n'entend pas. Le sergent lui flanque une claque. Il se jette sur le sergent. Les camarades l'agrippent de tous côtés.

Jules se débat furieusement.

« Lâchez-moi, bande de porcs, espèces de lâches, maquereaux, je vous crache dessus ! » Je l'attrape par ses cheveux roux et je le relève. Les camarades parlementent avec le sergent qui n'a aucun intérêt à ce que sa baraque « se fasse remarquer ».

Hyan demande à être transféré dans une autre baraque. Il redoute « la bête ».

La bête, c'est Jules. Pendant des jours il ne dit mot. Il me demande enfin :

« Tu le crois que j'ai dit à ce porc qu'il pouvait te rouler ?

- C'est absurde, Jules. Je n'y ai pas cru un seul instant.

- Et les sergents, ils ne valent pas mieux ; réfléchis, mon petit Docteur ! »

*

Il se met à haïr les sergents.

Au printemps, comme nous devons construire, sous la pluie et les tempêtes de neige, la

route qui conduira à notre propre cimetièrre, comme il n'y a toujours pas de poêle dans notre baraque et comme nous restons jour et nuit dans nos vêtements mouillés, Jules recommence à tousser. Je lui ai montré comment on peut tousser moins douloureusement, à genoux, le corps en avant. Il reste à genoux presque toute la nuit. Mais dès qu'il remarque que je ne dors pas, il se retient de tousser. Une fois, dans un demi-sommeil, je l'entends se parler à lui-même : « Doucement, Jules, à genoux, Jules ! Ne tousses pas, Jules ! »

Un matin d'avril, Ernst, rentrant de sa corvée à l'extérieur, dit : « Tu aurais dû voir Jules, aujourd'hui ! Je crois que même les sergents avaient peur de lui. Vu l'état de ses poumons, on devrait lui donner des travaux peu pénibles, mais ils ont voulu se payer sa tête et ils lui ont fait porter de grosses pierres. Tout à coup notre Jules lance une pierre au pied du sergent-chef, disant qu'il ne doit faire que des travaux faciles, que c'est ce qui est écrit.

« Si tu veux il y a encore plus pénible, comme travail, dit le sergent-chef pour le narguer.

- Puisque c'est comme ça, je ne travaillerai plus, pas une seconde de plus, je n'éplucherai plus les pommes de terre même si vous me fusillez. Je suis malade, je voudrais savoir pourquoi on m'a enfermé ici. Simplement parce que j'étais au syndicat des travailleurs du cuir et que j'avais donné de l'argent à une collecte pour l'Espagne, c'est pour ça qu'on m'a arrêté la nuit, comme un assassin ; et pourtant mon fils Philipp est sous le drapeau français à Tunis, ma petite Maria, ma fille, et ma femme sont françaises. C'est une honte pour la France et pour la Garde mobile qui joue de la canne de bambou et du revolver comme pour dompter des bêtes sauvages ... mais maintenant ça suffit ! »

Les gardes l'éloignent sur-le-champ.

Au moins deux à trois semaines de *cachot*⁽⁵⁾, c'est ce que nous supposons.

Il réapparaît l'après-midi même. Il a des plaques rouges sur les joues et de la fièvre. Il ne crâne pas comme à son habitude, il ne dit pas un mot. Le soir il prend ses chers timbres et se met à déchirer les doubles. Je lui demande s'il n'est pas devenu fou. Il réplique : « Laisse-moi, mon petit Docteur, il sait ce qu'il fait, Jules. »

Désormais il ne collectionne les timbres que pour son fils Philipp.

Parfois sa fièvre monte jusqu'à 39° dès le matin. Mais il ne veut pas voir les médecins de l'hôpital qui font payer très cher leurs médicaments. « Écoute mon poumon encore une fois, mon petit Docteur ! dit-il, c'est caverneux en haut à gauche, ça siffle et ça souffle et ça crache, on dirait une locomotive. » Je lui fais avoir à nouveau des médicaments de Toulouse et il est heureux. Par l'intermédiaire d'un vieux Polonais je réussis à me procurer des ventouses que

l'on chauffe et que l'on applique sur le dos.

« Tu vas me guérir, mon petit Docteur, c'est sûr ! » dit-il tout confiant. Cependant, une nuit, alors qu'il tousse à nouveau, sans discontinuer, je me tourne vers lui ; il me dit à voix basse :

« Mon petit Docteur ?

- Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

- Tu crois que je la reverrai un jour ma fille, ma petite Maria ?

- Ne pose pas des questions idiotes. Bien sûr que tu la reverras. Je vais bien te soigner, puis un jour on ira chez toi, on mangera du gâteau et on boira du *pinard*⁽⁶⁾ jusqu'à en rouler sous la table.

- Bon, si tu le dis, mon petit Docteur. »

Souvent, il reste allongé, à ma place, près du petit trou de lumière et il sculpte, pour sa petite fille, des bagues, des broches et des barrettes dans des os trouvés dans la poubelle de la cuisine. Il a toujours sur lui une petite photo d'elle, il la contemple et il me la montre: « Quelle gamine ! Quelle enfant merveilleuse ! »

Fin avril il m'appelle à l'écart, tout excité. Il vient de recevoir une lettre de sa femme, c'est la première depuis longtemps. Une nouvelle photo de Maria est glissée à l'intérieur. C'est une grande jeune fille vraiment belle maintenant ; elle est en costume d'Alsacienne, avec de longues nattes et de larges rubans noirs dans les cheveux. « Quelle gamine ! Elle est terriblement douée ! Au cours d'une fête elle a dansé devant Daladier et le gouvernement ! Lis toi-même ! », m'ordonne-t-il, regorgeant de fierté. Je lis ce qu'écrit sa femme : « Elle a dansé devant le président du Conseil Daladier, à l'occasion d'une grande manifestation patriotique. Une gamine terriblement douée ! », répète Jules à nouveau pour m'inciter à manifester mon enthousiasme. Malgré toute ma bonne volonté, je ne parviens pas à dire un mot et lui rends la photo. Il la prend et, tristement, il me dit : « Toi tu es un politique, mon petit Docteur, je le sais bien. Mais un jour la politique finira par te tuer. »

Ernst est là tout près. Il demande à voir la photo de Maria.

Le soir il me dit : « Arrête, avec ton Jules ! »

*

Jules est maintenant exempté de corvée. Il a toujours de la fièvre. Difficile de lui procurer des médicaments : on ne laisse plus personne aller à Toulouse. Mais le médecin-chef

de l'hôpital ne dessoûle pas, il n'a que deux diagnostics : *motivé* et *pas motivé*⁽⁷⁾. *Motivé* signifie être exempté de corvée de trois à six jours, *pas motivé* signifie atterrir au *cachot* et y être tabassé par les gardes. Un pauvre prisonnier aussi désargenté que Jules se voit, la plupart du temps, appliquer le diagnostic du *cachot*.

Les médecins militaires du camp sont... des médecins militaires ! Jules n'a aucune confiance en eux. Tous les six jours il va faire contrôler sa température et il est à nouveau exempté de corvée. Il reste allongé sur sa paille, sculpte des bagues pour sa petite fille et continue à coller les timbres pour son fils Philipp. Souvent il me dicte des lettres pour Philipp dans lesquelles il lui donne des conseils, lui explique comment se comporter avec son cheval, le prie de lui écrire et d'écrire à sa mère. Mais Philipp n'écrit plus. À la fin du mois d'avril arrive un décret ministériel selon lequel les internés ayant un fils dans l'armée française peuvent faire une demande de libération. Cette demande doit être contresignée par le fils et la signature de ce dernier doit être certifiée-conforme par son commandant. Je fais part à Jules de ce décret, il pourrait être libéré à présent !

Il saute de joie : « Mon petit Docteur, j'irai me démener à Paris pour que toi aussi tu sois libéré ! » Mais soudain il dit : « Non, ce n'est pas possible. Ça va lui faire du tort à mon fils. Ils n'ont pas besoin de savoir que son père est dans un camp de concentration ! »

Perdant patience, j'explose : « Mais tu es complètement fou, Jules ! Qui doit avoir honte ? Toi qui as un fils sous les drapeaux ou ces salauds qui séquestrent pendant des mois un homme malade comme toi, dans cette porcherie, sans interrogatoire, sans jugement, pendant que tu laisses ton enfant mourir sous les balles ? »

Il ne m'a encore jamais vu dans une telle rage. « Je vais y réfléchir mon petit Docteur », dit-il pour me calmer. Mais le soir il m'explique : « Ne sois pas fâché, mon petit Docteur, je le sais, ça va nuire à la carrière de mon fils. Je suis vieux, moi, lui il est jeune... laisse-moi mon petit Docteur, ça va nuire à mon fils ! Toi, tu es un politique, je le sais. Moi, je suis un simple ouvrier du cuir, un pauvre juif polonais. Il faut que mon fils ait une vie meilleure que la mienne ! »

Tout ça pour rien.

Il n'y a vraiment rien à faire, avec Jules, vraiment rien ! Moi aussi, peu à peu, je commence à abandonner la partie. Ernst a raison : « Essaye donc de le trouver, le bon fond, sous toute cette crasse ! Bon courage ! » Bien sûr, avec un vieux chapeau on peut faire un chapeau neuf, mais peut-on transformer un vieil homme en homme nouveau ? J'enrage contre moi même. J'enrage contre Jules. Je ne lui parle presque plus. Il reste allongé sur sa paille

et passe son temps à bricoler. Les petites taches rosâtres sur ses joues, comme dessinées au compas, sont de plus en plus rouges. Nous nous sommes habitués à sa toux et à ses crachats persistants. Nous nous sommes habitués aussi, il est vrai, à la captivité, aux barbelés, aux sifflets des gardiens. Nous nous sommes habitués aux coups de crosse, aux coups de poing, aux coups de pied du sergent ivre le samedi et le dimanche, habitués aux crises de dysenterie accompagnées d'interminables hémorragies et de coliques contre lesquelles on ne nous donne aucun médicament. Tout cela nous est devenu habituel. Heureusement nous avons aussi nos cours de langue, nos cours de techniques et d'autres cours que nous dispensons dans des conditions difficiles ; la surveillance des mouchards et des provocateurs, la liaison avec nos prisonniers aux arrêts, tout cela nous est devenu habituel.

Nous réagissons à chaque attaque, à chaque danger, à chaque manifestation de solidarité, à chaque situation, avec la rapidité d'un réflexe musculaire.

*

Pourtant il y eut une situation à laquelle nous n'étions pas préparés. Jusqu'ici, à l'aube ou au crépuscule, lors de l'appel, les seuls oiseaux que nous voyions voler étaient les corbeaux, en groupes ou en « compagnies » ils sortaient de leur bosquet en direction des champs puis ils retournaient dans leur abri. Eux aussi, ils ont leur corvée⁽⁸⁾, leur travail à accomplir, comme nous le disions.

Un après-midi, en plein jour, quelqu'un s'écrie en direction de la baraque : « Des oiseaux passent au-dessus du camp. »

Tout le monde se précipite à l'extérieur. C'est vrai, un long vol d'oiseaux noirs traverse le ciel du sud vers le nord en piaillant. Ce sont des étourneaux qui arrivent d'Afrique après avoir traversé la Méditerranée. Quelques jours plus tard, arrivent des nuées entières d'hirondelles. Souvent elles restent alignées en ribambelles sur nos barbelés. Leur suivent des journées chaudes et des vents du sud qui chassent le vent glacial des Pyrénées, les tempêtes de bise et de vent de Biscaye. Le soir, les sommets violets encore enneigés des Pyrénées se dressent jusqu'à trois mille mètres dans l'or du couchant. Plus bas, la zone bleu-noir des résineux, plus bas encore, le vert tendre des feuillus et les pentes des prairies que l'on voit déjà, depuis le camp, commencer à fleurir de toutes les couleurs. À travers les barbelés on distingue très nettement les buissons de genêts jaune clair ; on dirait presque des femmes à la chevelure blonde nous attendant dans les prairies.

Nous ne sommes pas armés pour faire face à ce printemps soudain, magnifique et maudit. Les vieux se mettent à se battre pour un rien, à coup de tabourets de bois, jusqu'à ce

que le sang coule. Un jeune Yougoslave traînant là sans un mot, armé d'un couteau, fonce sur un camarade ; on a du mal à le maîtriser, il nous échappe, à grandes enjambées il traverse le camp et franchit huit rangées de barbelés, son pantalon, en lambeaux, y reste accroché, les gardes tirent, il réussit à passer au travers, se précipite sur la chaussée, gagne le buisson du fossé, monte sur le remblai de la voie de chemin de fer. Là, il se couche dans l'herbe, dans les fleurs, et il regarde calmement le ciel. Les gardes se précipitent, essoufflés, brandissant leur carabine, le ligotent à double tour aux bras et aux mains, et le ramènent ainsi au camp.

Il sourit et nous dit très calmement : « C'était beau... là dehors ! »

Ce merveilleux, cet horrible printemps ! Le soir, quand quelques groupes chantent leurs chansons dans la langue de leur pays, en espagnol, en russe, en italien, en allemand, d'autres s'éloignent en courant à l'autre extrémité du camp en se bouchant les oreilles. Et continuellement, la nuit, des prisonniers, seuls ou en groupe cherchent à passer à travers les barbelés. Et continuellement, la nuit, des coups de feu et des cris résonnent et la sentinelle arrache des barbelés un camarade qui râle, à moitié vidé de son sang, déjà inconscient.

Je ne peux plus m'occuper de Jules. Nous avons tant à faire pour maintenir la discipline, même entre nous, et la renforcer pour combattre le printemps. Nous maintenons obstinément nos cours, le soir nous organisons des matchs de sport et montons des chorales. Nous luttons contre le printemps, contre la nostalgie, contre la vie sans femme : un combat rude et acharné.

Mais c'est aussi là l'occasion de manifester notre force, notre joie de vivre et notre détermination.

*

Le 1^{er} Mai approche.

Nous décidons de le célébrer.

Les gars affectés aux corvées à l'extérieur, ceux qui construisent les routes et vont vider les tinettes, reçoivent pour mission de se remplir les poches avec le plus de fleurs possible. L'après-midi, Manuel le jeune Madrilène, Ernst, Alek et Ottar rapportent des brassées de marguerites blanches.

« C'est ton anniversaire ? », me demande Jules.

- Non, c'est juste parce que c'est le printemps.

- Allez, ne raconte pas de salades à ton Jules, mon petit Docteur ! Qu'est-ce que tu as ? »

Je ne réponds pas.

Le soir, nous descendons nos cartons et nos petites valises de dessous la charpente, nous en sortons nos beaux costumes, nous les brossons, nous les « repassons » en les plaçant entre deux planches sur lesquelles nous nous asseyons à plusieurs.

« Tiens, tiens, mon œil ! », dit Jules en tirant sa paupière droite vers le bas avec l'index comme font les Parisiens. « Ah, ça y est, je comprends, demain c'est...

- Ta gueule, Jules ! dis-je en le rabrouant.

- Mais, je le sais bien, tout de même...

- Si tu dis un mot, c'en est fini de notre amitié ! Tu m'as compris ! ? »

Jules se tait.

Le lendemain matin, nous ne nous levons pas comme d'habitude au signal du clairon à 6 heures. Le lendemain matin, en ce matin rayonnant du 1er mai 1940, dès 5 heures, plus de mille camarades de notre quartier B se tiennent déjà bien alignés devant les barbelés, face à ceux du quartier C ; tous ont le bas de leur culotte de travail relevé, et ils sont torse nu. Tous commencent à faire des exercices de gymnastique sous des commandements secs et énergiques. Ces commandements concernent aussi les quinze cents camarades du quartier C voisin qui se sont placés en face de nous.

Les gardes arrivent immédiatement :

« Dispersion !

- Mais on fait notre gymnastique matinale, c'est tout !

- Éloignez-vous des barbelés ! »

Notre moniteur d'éducation physique ordonne : « À mon commandement : au pas de course, en avant, marche ! » 2 500 hommes, 5 000 pieds, s'élancent d'un pas de course régulier. Le sol tremble. Au poste de garde le clairon retentit. La compagnie spéciale de la Garde mobile se précipite.

Le lieutenant, revolver au poing, s'écrie :

« Mais qu'est-ce que vous faites là ?

- Notre gymnastique matinale, mon lieutenant !

- Arrêtez de courir. Il est interdit de courir dans le camp !

- À vos ordres, mon lieutenant ! », répond notre chef qui nous ordonne alors : « Et

maintenant, au pas ! Section, marche ! »

Nous sommes presque tous d'anciens soldats. Nous défilons. Et faut voir comment nous défilons ! Aucune troupe au monde n'a jamais aussi bien défilé. Le sol tremble. La poussière noire du mâchefer dont est fait le sol de notre camp s'élève en épaisses colonnes. En un rien de temps tout est enveloppé d'un nuage de poussière sombre et opaque, le camp semble se trouver sous un feu intense de grenades explosives. De tous côtés arrivent en courant des troupes de gardes, tout le camp est encerclé par des gardes, baïonnettes au canon. Mais notre professeur de gymnastique déclare l'exercice terminé.

« À mon commandement, halte ! Rompez ! »

*

En haut, dans notre châlit, nous célébrons, avec un café au lait, la réussite de ce prélude à la fête du premier mai. « Où est Jules ? », demande Ernst en regardant la paillasse vide. « Je crois qu'il a couru avec nous », dit Alek. À cet instant même, Jules grimpe à l'échelle, sa respiration est haletante, il porte un caleçon court et mon vieux maillot de gymnastique ; il est tout essoufflé, tout trempé de sueur, il se jette sur sa paillasse.

Je m'adresse à lui en le rabrouant : « Mais, tu n'es pas fou, Jules ? »

Il fait signe que non avec la main. Nous lui donnons du café au lait bien chaud. Je le frictionne avec la serviette et l'enveloppe dans deux couvertures : « Tu vas attraper la mort avec tes bêtises, Jules ! »

Il rit :

« Ce que vous faites, Jules est capable de le faire aussi !

- Tu déconnes !

- Et alors, je ne suis pas un travailleur moi aussi, par hasard, mon petit Docteur ?

- Oui, mais tu es malade, ça suffit !

- Chapeau quand même!... ! » dit Ernst. Et dans ces mots perce son admiration devant le deuxième exploit de Jules, un nouveau pas de progrès après sa première toilette en novembre.

À 7 heures, comme tous les matins, nous nous rangeons en sections pour la corvée du jour. Le colonel et tous les officiers attendent dehors près du poste de garde. Ils s'attendent à ce que nous refusions de travailler, à ce que nous nous révoltions. Mais nous ne leur accordons pas ce plaisir. Nous voulons fêter le 1^{er} Mai en favorisant la participation du plus

grand nombre d'internés et même à la grande majorité de ceux qui n'appartiennent à aucun parti.

À 11 heures, après avoir fini notre corvée, nous nous lavons et nous nous changeons rapidement. L'instant d'après, trois à quatre mille prisonniers se promènent dans le camp, bras-dessus bras-dessous, quatre par quatre, une marguerite blanche à la boutonnière, tels de vrais gentlemen.

Notre sergent-chef explose :

« Ah, c'est ça, espèces de sales rouges, c'est le 1^{er} Mai aujourd'hui ! Vous me prenez pour un idiot ?

- Mais, chef, comment oserions-nous vous prendre pour un idiot ! », répondons-nous poliment.

L'après-midi, après le repas, nous nous préparons à nouveau pour les corvées. À 5 heures du soir, nous nous changeons à toute vitesse.

Il règne une atmosphère extraordinaire.

Mais entre-temps, le commandant du camp a payé une tournée aux gardes. Peu après 5 heures, ils foncent dans nos baraques, ils sont complètement saouls et braillent : « Tout le monde dehors ! Rassemblement par sections ! »

Nous sommes là, dans nos beaux costumes, devant les baraques. Le sergent-chef hurle : « Enlevez-moi ces vestes ! Jetez-moi ces fleurs ! » Rien que de notre quartier nous sommes plus de cinq cents, bien alignés.

Personne ne bouge.

« Jetez-moi ces fleurs ! » hurle le sergent-chef, « Sinon c'est le cachot pour tout le monde ! »

Aucune main ne bouge. À mes côtés se tient Jules. Lui aussi reste immobile.

Le sergent-chef fonce sur nous avec les gardes ; ils essayent de nous enlever les vestes, ils nous arrachent les marguerites blanches. Manuel, le jeune Espagnol, livide, tuberculeux, ramasse sa fleur. Le sergent la lui arrache à nouveau, Manuel se baisse encore une fois pour la ramasser ; le sergent lui assène un coup de poing au visage, il écrase la fleur sous ses grosses chaussures cloutées. Manuel ne cède pas. Sa main, qui tire la fleur sous la chaussure, saigne, mais elle tient la fleur et la brandit. « Allez, au cachot, espèce de sale rouge ! » hurle le sergent-chef en saisissant Manuel au collet. À ce moment-là, Juan, un robuste

pêcheur de Valence, sort du rang ; il arrache la fleur de la main de Manuel et dit : « Chef, ce garçon est malade ! Et en plus, c'est ma fleur ! » Le sergent-chef s'en prend maintenant à Juan. Celui-ci concède aux gardes la piètre faveur de le conduire au portail à coups de crosse.

Le soir nous apportons tous au jeune Manuel les fleurs que nous avons sauvées. Mais les baraques voisines, elles aussi, toutes les baraques, remettent à Manuel leurs marguerites blanches, presque toutes flétries. Comme une traînée de poudre, la nouvelle s'est aussi répandue dans le quartier C : Manuel, tout malade qu'il est, s'est battu contre le sergent-chef pour défendre sa fleur. De leur quartier, les internés nous lancent quantités de bouquets par-dessus les barbelés. Toute la paillasse de Manuel est recouverte de fleurs. Il prend une grosse boîte de conserve et y met les fleurs qui forment un énorme bouquet blanc.

Telle une flamme claire, le bouquet illumine la pénombre de la baraque.

*

Un seul a gardé sa marguerite, c'est Jules. Je lui demande :

« Pourquoi n'as-tu pas apporté ta fleur à Manuel ?

- Je vais l'envoyer à ma petite Maria, ma petite fille, en souvenir.

- En souvenir ? »

Il hésite un instant puis, regardant le ciel du soir et les Pyrénées par l'étroite lucarne percée dans les planches, il dit: « En souvenir de son papa, bien sûr. »

Dans la nuit, comme je suis à nouveau réveillé par ses quintes de toux, il me dit :

« Mon petit Docteur, tu écriras un jour sur cette journée ?

- Si nous sortons vivants d'ici, peut-être.

- Il faut que t'écrives là-dessus ! Je peux te dire quelque chose, mon petit Docteur?

- Oui, quoi ?

- Tout ça, aujourd'hui, c'était merveilleux, mon petit Docteur. Je n'ai jamais rien vécu de plus beau... »

A nouveau, nous sommes allongés, sans dire un mot. La baraque et ses deux cents hommes, chacun avec son destin et son histoire, cette baraque, la nuit, n'est plus qu'un seul être, une seule créature géante qui respire d'une respiration uniforme, qui souffle, qui gémit, qui rêve ses rêves. Et maintenant, à nouveau, à voix basse, à côté de moi :

« Mon petit Docteur ?

- Qu'est-ce que tu as encore ?

- Tu écriras aussi sur Jules, quand tu seras sorti ?

- Que peut-on bien écrire sur toi ? Il n'y a là rien qui puisse intéresser les gens, rien qui puisse leur être utile, rien qui pourrait leur donner du courage.

- Oui, je sais, toi tu es un politique, moi je ne suis qu'un homme avec lequel ils ont joué au foot⁽⁹⁾ se met-il à philosopher comme il a l'habitude de le faire, mais mon petit Docteur, écoute-moi, écoute ton Jules, laisse tomber la politique !

- Alors, on jouera encore longtemps au foot avec toi, avec moi et avec les autres !

- Et quand est-ce qu'on n'y jouera plus ?

- Quand on se serrera les coudes comme aujourd'hui !

- Mais, Juan, ils l'ont quand même mis au *cachot*⁽¹⁰⁾.

- Et ils ont tous apporté leurs fleurs à Manuel en signe d'amitié, même ceux du quartier C, parce qu'il n'a pas voulu jouer au foot avec eux, parce qu'il ne s'est pas écrasé, sous la table, comme un chien.

- C'est facile à dire pour toi, mon petit Docteur, quand on a fait de nous des chiens. »

Je veux lui rétorquer que même un chien peut briser ses chaînes ; mais ce ne sont que des mots vides de sens. Je me tais. Je n'ai toujours pas fermé l'œil quand le vent du matin se met à souffler par notre lucarne. Je ne sais pas où j'en suis avec Jules. Je ne vois pas très bien comment on peut exercer quelque influence sur quelqu'un. Comment quelqu'un comme Jules pourrait-il, en une seule et courte vie, faire exploser cette chape de siècles de ghettos, cette sale vie de chien faite d'humiliations, d'exclusion et d'esclavage ?

*

Les jours passent.

Souvent les vents d'été enveloppent le camp d'un unique nuage gris sombre et opaque de poussière de mâchefer. Notre camp est bâti sur du mâchefer. Cette poussière fine, noirâtre couvre notre peau en sueur, elle pénètre par tous les interstices de la baraque jusque dans nos valises, elle emplît nos poumons. Nous souffrons tous de quintes de toux.

Jules n'ose pas tousser parce que tout lui fait mal. Il s'entoure la poitrine avec sa ceinture de cuir et la mienne pour réprimer des spasmes trop violents Une nuit il se lève pour

aller dehors laver ses mouchoirs. Le matin je vois que les taches de sang n'ont pas disparu. Mais que faire ? Les médecins lui disent : « Ce n'est pas un sanatorium, ici ! Nos soldats ne couchent pas non plus dans des lits de plumes sur la ligne Maginot ! ».

*

L'avancée allemande a commencé. Maintenant les gardes sont plus souvent ivres. Onze mitrailleuses sont installées autour du camp. La nuit, les officiers en casques d'acier suivis d'un *détachement*⁽¹¹⁾ de gardes mobiles lourdement armés, font des rondes, dans le camp et les baraques, avec des lampes-torches aveuglantes.

Tous les jours passent des transports de troupes qui défilent devant notre camp. Les troupes affectées à la frontière espagnole sont envoyées précipitamment vers le front de l'est. En sens inverse, des trains de blessés passent jour et nuit en direction de la frontière, à la limite occidentale des Pyrénées. Les premières colonnes de réfugiés hollandais et belges affluent par la route de Toulouse-Pamiers. Arrivent les bus rouges de Bruxelles ; les gens sont sur le toit des voitures et, plus loin, suivent des files interminables de véhicules particuliers, chargés jusqu'au toit d'ustensiles de ménage, de literie, de femmes et d'enfants, des files entrecoupées de dizaines de milliers de réfugiés en vélo, venant de Hollande, de Belgique et du Nord de la France et, pour finir, ce qui reste de l'armée belge. Tout cela déferle sur la grande route devant notre camp, comme un flot humain déchaîné.

Un chapitre de l'histoire de l'humanité se déroule devant nous.

Puis arrivent les dernières lettres de Paris. Jules, lui aussi, reçoit une lettre de sa femme : elle quitte la ville avec les autres. Pour aller où ? Elle n'en sait rien.

Elle est toujours sans la moindre nouvelle de Philipp. Elle emmène Maria avec elle. Dans la lettre il y a aussi une dernière photo de sa gamine ; cette fois elle n'est plus déguisée en Alsacienne mais est vêtue d'une modeste blouse, c'est une jeune ouvrière regardant gravement devant elle. Jules me la montre et retourne la petite photo. Au dos est écrit : « À mon papa chéri, avant le départ ! Maria. »

Jules répète doucement ces mots et se tourne vers le mur.

Pourtant, il ne peut s'empêcher de montrer cette photo à tout le monde.

Parmi nous se trouve Hermann, un mineur de la Sarre qu'il ne peut supporter parce qu'il ne cesse de le chicaner et de se moquer de lui. Hermann, « L'homme au rire-qui-tue », comme l'appelle Jules, est juste en haut avec nous nous ; il voit la photo.

« Une belle enfant, une enfant merveilleuse ! dit Jules admiratif.

- Oui, dit Hermann, mais où as-tu bien pu acheter cette enfant, Jules ? Ce n'est certainement pas toi qui l'as faite ! »

Je m'interpose immédiatement entre Hermann et Jules parce que je vois à nouveau la petite flamme dangereuse danser dans les yeux de Jules ; je le saisis par les bras ; mais il dit : « Laisse-moi, mon petit Docteur, il faut que je lui raconte une histoire au « rire-qui-tue ». Il s'assoit sur sa paillasse et, d'un geste, nous demande de nous asseoir. « Il était une fois, à Paris, trois petits garçons », commence-t-il à raconter, « Tous trois avaient eu une petite sœur pendant la nuit. Et bien sûr, comme tous les gamins, ils se vantent. Le premier dit : « Mon père a acheté notre petite sœur aux Galeries Lafayette ! » Le deuxième dit : « Pouah, eh bien moi, mon père, il a acheté notre petite sœur dans un grand magasin très chic, au Magasin du Louvre ! » Le troisième se tait. Alors les deux autres lui demandent : « Et toi, ton père, il l'a achetée où ta petite sœur ? » - « Mon père, lui, il n'a pas d'argent pour en acheter une, réplique le troisième gamin, qui était pauvre, mon père, il l'a faite lui-même ! »

Hermann est tout ému. Il serre la main de Jules et dit : « Mince alors, je n'aurais pas cru ça de toi ; *tout mon respect*⁽¹²⁾ ! »

*

Arrive le mois de juin. Il fait de plus en plus chaud et il y a de plus en plus de poussière.

Les officiers et les gardes deviennent plus nerveux de jour en jour. Le flot de réfugiés qui passent devant notre camp et qui demandent même à y être accueillis grossit de jour en jour. Jour et nuit, interminable une file humaine se traîne sur la grand-route qui mène aux Pyrénées. Les réfugiés racontent l'avancée brutale des divisions blindées allemandes. Les Allemands auraient déjà dépassé Paris, ils seraient devant Orléans, ils auraient passé la Loire, leur avant-garde motorisée serait déjà aux portes de Saint-Etienne. Et, un après-midi, quelqu'un arrive dans notre baraque en courant : dehors, devant les barbelés, il y a une femme avec un vélo et un petit garçon, elle a demandé Ralph.

Ralph, suivi de toute notre baraque, se précipite à l'extérieur. C'est la femme de Ralph avec son petit garçon de six ans. Elle lui crie par-dessus les barbelés que les Allemands sont à Paris, qu'elle a fait les six cents kilomètres pour venir jusqu'ici en dix jours, à vélo, avec le gamin sur le guidon. Elle a essayé de parler au commandant, mais on ne la laisse pas entrer. Que Ralph essaye, lui !

Le petit garçon de six ans crie très fort : « Papa, viens, sors, rejoins-nous ! Tu as un vélo, toi aussi ? Allez, viens ! »

La mère ferme la bouche du gamin avec sa main.

Ralph court vers le sergent-chef. Tout le monde le suit. Le chef hurle : « C'est une manifestation ? Allez au diable, vous, les Allemands ! Si ça continue comme ça, ce sont nos mitrailleuses qui vont vous parler ! »

Notre lieutenant de quartier, lui aussi, refuse de conduire Ralph auprès du commandant ou de lui faire parvenir sa requête.

Dès lors, nous aussi, nous plaçons nos sentinelles à la clôture de barbelés. Aussitôt que la femme de Ralph apparaît sur la route, nous prévenons Ralph. On crie, on se fait des signes. Le lendemain, un garde mobile monte la garde sur la route et chasse la femme. Mais de plus en plus de femmes arrivent : elles savent que leur mari est dans le camp. Elles crient, elles font des signes, elles lancent des lettres lestées de pierres, incitant les Françaises du flot des réfugiés à faire de même. Il faut retirer ceux d'entre nous qui font le guet sur la route. Mais dès que nous avons une minute nous sommes devant les barbelés.

Jules aussi.

Il attend, impatient, de voir arriver sa femme et sa fille, sa petite Maria. Il fait une chaleur épouvantable. La route et le camp sont constamment enveloppés de poussière. Jules a apporté son tabouret, il reste assis là, il regarde la route qui fourmille de monde, il attend, il tousse, il attend.

Souvent je lui dis :

« La poussière, c'est du poison pour toi, Jules !

- Et si ma femme passait, avec Maria ? réplique-t-il. Et si Philipp passait avec son cheval ?

- Mais tu vois bien ce qu'ils ont fait avec Ralph !

- Ils ne feront pas ça avec Jules ! » grommelle-t-il en colère et dans ses yeux bleu-foncé danse la petite flamme que je connais bien.

*

Un soir, je suis à nouveau avec Jules dehors près des barbelés. À nouveau des femmes accompagnées de leurs enfants, impatientes, font des signes à leurs maris et les appellent. Un système d'acheminement du courrier s'est mis en place : on met des lettres dans les vêtements des enfants que l'on fait ramper sous les barbelés jusqu'à leur père. Quand cela réussit les pères parviennent même à prendre leurs enfants dans les bras et à les embrasser.

C'est toujours un petit exploit sportif lorsqu'une de ces petites grenouilles humaines réussit cette course d'obstacles. Le lieutenant de quartier intervient immédiatement avec une nouvelle interdiction.

Naturellement, cela ne sert à rien.

Ce soir- là, un gamin dégourdi, d'environ cinq ans, roux et frisé comme un caniche, rampe sous les barbelés ; par précaution sa mère l'a attaché à une longue corde pour pouvoir le tirer en arrière. Le gamin se faufile dans les hautes herbes, se glisse sous les barbelés. À nouveau, beaucoup d'entre nous se sont rassemblés pour contempler le spectacle. Le garçon est presque arrivé de notre côté, son père lui tend la main, le sifflet du lieutenant retentit alors, un sergent d'un certain âge se précipite suivi d'une sentinelle, il repousse violemment le père, arrache le fusil de la main de la sentinelle et frappe l'enfant à coups de crosse, peut-être tout simplement pour lui faire peur et le chasser. Une terrible effervescence se déchaîne. Le lieutenant de quartier siffle à nouveau, deux autres sentinelles arrivent en courant, le sergent charge son fusil et s'apprête à épauler. À ce moment-là, telle une panthère, une forme saute sur lui, le fusil s'abaisse, un coup part dans le sol. Les coups de crosse des gardes venus en renfort claquent sur le dos et les épaules de Jules.

Il est allongé par terre.

Le lieutenant bondit en avant, le sifflet à la bouche. La compagnie d'alarme arrive en courant avec deux mitrailleuses. Les gardes nous repoussent à coups de crosse et de canon de fusil. Je ne vois plus qu'une mare de sang dans la poussière noire du mâchefer.

Le soir, nous apprenons que Jules a été emmené au cachot.

Le lendemain matin, un infirmier de l'hôpital, un ancien légionnaire, vient chez nous chercher les affaires de Jules. Jules a perdu beaucoup de sang, son poumon pourrait être touché. Il demande à me voir. Bien sûr, on me refuse le droit de visite. Malgré tout, nous restons en contact. J'apprends que Jules est dans « la baraque Pasteur » avec les tuberculeux, qu'il a craché le sang pendant trois jours, qu'on lui a donné de la glace à avaler, mais qu'on ne lui a rien fait d'autre. Par l'intermédiaire de l'un des malades de notre baraque qui est passé s'y faire soigner, je demande à Jules l'adresse de son fils. On me fait dire de me présenter deux jours plus tard aux soins dentaires.

Alors que je me trouve devant la baraque du dentiste, l'infirmier, le légionnaire, vient vers moi ; il me remet juste un petit papier, sur lequel est écrit « Mon petit Docteur ». C'est le document qui authentifie Jules, son auteur : il me salue. Au dos, il a griffonné l'ancienne adresse de son fils Philipp. L'infirmier, appelons-le Pierre, a le visage du légionnaire, émâché et

jaunâtre, ravagé par les fièvres tropicales et l'alcool. Il s'accroupit avec moi à l'écart près du mur. Il me dit que l'adresse de Philipp, évidemment, n'est plus la bonne depuis longtemps ; dès l'hiver on a transféré Philipp et son bataillon tunisien, avec un corps expéditionnaire français, par bateau, d'Afrique à Narvik, là-haut en Norvège, au cercle polaire. Peu avant le repli précipité de sa compagnie sur le fjord de Narvik, Philipp est tombé, non loin de la compagnie de Pierre. Comme Jules est malade, Pierre n'a jamais ressenti jusqu'ici l'envie de l'en informer.

« Peut-être devrais-je le faire, moi, me dit-il puisque Jules dit que je suis son meilleur ami. »

Devant nous, le soleil s'abat sur la poussière de mâchefer de la petite cour de l'hôpital. Devant chaque baraque de malades patrouillent des sentinelles de la garde mobile.

Je demande : « Comment va Jules ? »

Pierre hausse les épaules :

« Dès le matin, il a de la fièvre, il a toujours soif, il perd moins de sang, mais il ne peut toujours pas dormir.

- On ne peut pas entrer ?

- Toi non, et lui, on ne peut pas le voir pour le moment. »

Je donne de l'argent à Pierre pour qu'il achète du vin et de la glace à Jules, ainsi que quelques francs pour qu'il s'achète des cigarettes. Pierre dit :

« Si tu as assez d'argent, d'accord. Sinon, pour des cigarettes je me débrouille moi-même et pour Jules, je me débrouille aussi.

- Donne-lui tous les jours quelques cigarettes ! Mais ne lui dis pas qu'elles viennent de moi parce que je lui ai interdit de fumer.

- Tu as raison, dit Pierre, il faut lui donner tout ce qu'on peut pendant qu'il est encore temps. »

Pierre me montre alors comment on peut faire pour rencontrer le médecin-chef « par hasard ». Je me présente comme médecin à ce monsieur à la trogne de bourguignon et je lui parle de Jules. Son assistant me regarde, chuchote quelque chose à son chef dont le visage se teint d'un bleu apoplectique et qui, levant le bras en indiquant la porte, hurle : « Dehors, salaud, nous savons bien qui tu es ! »

Malgré cela, tous les deux jours, j'obtiens des nouvelles de Jules par l'intermédiaire de Pierre. Mieux encore : chaque fois Jules m'envoie une bouteille de vin qu'il a « récupérée » pour moi à l'hôpital. Il nous procure du saindoux, du lait condensé, de l'huile et du riz de la cuisine de l'hôpital. Ainsi retrouvons-nous peu à peu les provisions que ces gangsters de l'hôpital nous ont volées. Jules applique ainsi, pour la bonne cause, la technique qu'il a acquise au fil de décennies. Il fait passer pour nous toutes sortes de lettres au-dehors. Nous constatons qu'elles arrivent plus vite, trois fois plus vite que lorsqu'elles passent par la poste du camp, où la moitié de notre courrier disparaît à jamais, dévoré par la censure.

Pierre me dit souvent que Jules aimerait avoir une vraie discussion avec moi : ne pourrait-on arranger cela ? Mais à ce moment-là, juste après l'armistice, le commandant maintient une pression toute particulière sur notre groupe.

Nous aussi nous avons tous nos propres problèmes, et c'étaient des problèmes sérieux.

*

Un soir d'automne, après que la garde de nuit en casque d'acier ait pris la relève, on m'appelle au portail. Pierre est là. Je ne sais comment il a réussi à me faire obtenir un laissez-passer : il me dit que Jules est mourant, qu'il a plus de quarante de fièvre, qu'il perd connaissance continuellement et qu'il insiste pour me voir. Pierre, l'ancien légionnaire, l'infirmier, agite le laissez-passer sous le nez du gardien : « C'est un ordre du médecin de service, c'est une urgence ! »

Le gardien me laisse passer. Je m'avance avec Pierre dans l'allée de platanes déjà sombre pour aller à l'hôpital, nous traversons la cour poussiéreuse et encore imprégnée de la chaleur de la journée et rejoignons la « baraque Pasteur ». Ses occupants me saluent comme une vieille connaissance.

« Il va voir Jules. » dit l'un d'eux.

Pierre traverse toute la baraque avec moi. Il ouvre une porte au fond. Il y a là un petit réduit d'environ quatre mètres sur quatre avec un lit. Quelqu'un y est allongé, il a sur le visage un voile de gaze qui le protège des mouches. Pierre retire le voile.

C'est Jules.

« Jules, c'est quoi ces histoires ? », dis-je sur le ton le plus anodin possible.

Il me regarde. Un instant, ses yeux d'un bleu profond paraissent terriblement graves et lointains ; ce bleu tranche fortement sur le rouge-sang de son visage fiévreux. Puis il retire la

poche de glace de son front et me sourit comme avant : « Je savais que tu viendrais voir ton Jules, mon petit Docteur », dit-il en me caressant la main. « Donne-moi à boire. »

Pierre veut lui donner de l'eau avec des glaçons. Je prends le verre j'appuie la tête de Jules sur ma poitrine et je le fais boire.

« Tu me comprends, mon petit Docteur », dit-il et il vide le verre d'un trait. « Repose-toi lentement » demande-t-il. « Tu sais, là derrière, dans ma tête, il y a comme du feu, c'est comme si on me maintenait la tête dans un étau chauffé à blanc en serrant de plus en plus fort, là derrière, dans la nuque. Avec cet air qui brûle comme du feu, j'ai la tête qui explose. »

Je vois la courbe des températures atteindre des pics de 40°8 : les douleurs dans la nuque, la vieille tuberculose ravivée par la perte de sang provoquée par les coups de crosse et les germes qui, de ce fait, ont migré jusqu'au cerveau... c'est une méningite tuberculeuse aiguë. Et qu'ont fait les médecins du camp ? Une ponction lombaire pour soulager le cerveau ? Non, ils n'ont rien fait, absolument rien ! Ils ne lui ont même pas prescrit de la digitaline pour réguler son rythme cardiaque ; ce n'est qu'aujourd'hui, et c'est bien trop tard, qu'ils lui ont donné un peu de morphine et mis une poche de glace sur la tête.

Je suis fou de rage. Je me tourne vers Pierre : « Il faut que je parle au médecin ! Immédiatement ! »

Jules me tire par la manche : « Laisse tomber, mon petit Docteur ! Après je vais me sentir mal à nouveau ... maintenant tu es là, enfin, laisse tomber le médecin, tu ne dois parler qu'à moi, rien qu'à ton Jules, on se comprend, nous deux, pas vrai ! » Et à nouveau, il sourit. Il sait exactement à quoi s'en tenir. Non, il ne craint pas la mort dont la main lui empoigne déjà inexorablement la nuque. « Bon, alors comment ça va dans notre baraque ? » demande-t-il.

Il me faut lui parler de chacun d'entre nous, lui raconter la venue de la commission allemande, le comportement des gars à ce moment-là, et les harcèlements, et la terreur grandissante exercés par les gardiens, et l'éclatement de la révolte en août quand l'une de ces brutes a balancé une pierre dans notre nourriture, et notre expulsion des gardiens hors du quartier, et l'élection de nos premiers délégués et la tenue de nos premières assemblées ouvertes, et comment le commandant a fini par accéder à nos revendications et, enfin, comment nous avons réussi à imposer l'autorisation de visite pour les femmes et les enfants des prisonniers.

- « Quel dommage que ton Jules ait raté ça, mon petit Docteur !

- Eh bien, tu nous as quand même un peu aidés, à l'époque, même si c'était une folie de ta part. »

- Tu veux dire que moi, je vous ai vraiment aidés à vous faire avoir des visites maintenant ? » Il presse joyeusement ma main entre ses deux mains brûlantes. Puis, soudain, il dit tristement : « Tu vois, mon petit Docteur, les autres, ils ont des visites et moi pas. »

Je veux le détourner de ses pensées : « Et alors, Jules, moi je viens exprès pour toi, pour te voir, tard le soir et même la nuit, et tu dis que tu n'as pas de visites ! »

Il me regarde bizarrement, comme autrefois : « Pourquoi ne parles-tu pas sérieusement ? Pourquoi me racontes-tu à nouveau des histoires ? » Mais, ensuite, il me caresse la main et dit : « Tu es mon ami, mon petit Docteur, mon meilleur ami ; tu vois la couverture là, un jour, en octobre de l'année dernière, tu l'as donnée à ton Jules ; quelqu'un qui donne sa propre couverture à un tuberculeux qui crache ses poumons, ça m'a fait un coup ; cette couverture je vais la garder jusqu'à la dernière minute, Oui, c'est vrai, tu es mon meilleur ami... »

J'essuie la sueur de son front et lui ordonne de ne pas bouger, de rester calme et de ne plus parler.

« Mais qu'est devenue Maria, ma petite fille ? Qu'est devenue ma femme ? », poursuit-il, « Qu'est devenu mon fils, mon Philipp ? ». Il me regarde de ses yeux brillants de fièvre.

Je ne me sens pas bien. Il y a un silence inquiétant. Seule une grosse mouche noire bourdonne dans la pénombre de la pièce. « Il y a au moins cinq cents hommes dans le camp qui attendent toujours leur femme de Paris, Jules. » dis-je enfin « Tu le sais bien, toi aussi ! Les trains ne circulent pas, les routes sont encombrées de troupes et de colonnes en marche... »

« Mais beaucoup reçoivent bien des lettres, même postées en route. Moi je ne reçois aucune lettre, rien du tout. Comprends-moi ! », poursuit-il en baissant encore la voix, « J'ai encore des choses à dire à ma fille et à ma femme. »

« Attends encore quelques jours, Jules, elles vont bien finir par arriver ! », réponds-je, histoire de dire quelque chose. L'énorme mouche bourdonne maintenant au plafond au-dessus de nous. On dirait le rire gras et satanique d'un bassiste nain.

« Écoute-moi, mon petit Docteur » dit Jules tout d'un coup, « Il faut dire à ma fille, ma petite Maria, pourquoi il est mort, Jules... Laisse-moi parler, mon petit Docteur, tu dois lui dire la vérité, mon petit Docteur, ça ne sert à rien de prendre des gants. Tu es mon ami, tu vois...

ma fille doit savoir la vérité, tu comprends ce que je veux... elle est assez grande maintenant, il faut qu'elle sache pourquoi son père est mort...

- Mais Jules, dis-je en essayant de l'apaiser encore, nous n'en sommes pas encore là.

- Mon petit Docteur, dit-il alors gravement, « tu es médecin et tu es mon ami, pourquoi cherches-tu à me raconter des histoires ? Chaque mot me rend les choses encore plus difficiles. Il faut que ma fille finisse par connaître la vérité. Je n'ai que cette enfant, tu sais. »

Pierre s'est levé, il a pris la carafe d'eau et, sans bruit, sort de la pièce. « Tu vois, il se défile, dit-Jules, il est de la légion, du même bataillon que mon Philipp. Tous les jours, depuis trois semaines, je lui pose des questions mais il tourne autour du pot, il dit qu'ils ont été séparés, là-haut, en Norvège. Ça sert à quoi d'envoyer les gens d'Afrique jusque là-haut, en Norvège, dans les icebergs ? À quoi ça sert d'envoyer la cavalerie et Philipp, de Tunis dans le pôle Nord... ? Ils sont fous, les gens, ce sont des fous et des assassins ? Sont-ils encore des hommes ceux qui frappent les enfants à coup de crosse ? Il faut raconter ça, mon petit Docteur, tu sais, il faut que tu lui racontes ça à ma petite Maria... Tu vois, à vrai dire je voulais la protéger de tout ça, mais non, aujourd'hui il faut dire la vérité, même aux enfants, ça leur fera mal, ça leur fera l'effet d'une brûlure, mais ils s'en souviendront, et pour longtemps ; il faut qu'ils apprennent à cracher sur les gardes mobiles, à casser la gueule à ces tortionnaires sans cœur... beaucoup de bons Français les y aideront... seulement il ne faut pas oublier ça à nouveau, mon petit Docteur, sinon tout ça n'aura servi à rien. Voilà pourquoi il faut que tu écrives sur tout ce qui se passe ici, pas simplement sur ton Jules, c'est toute la vérité que tu dois écrire, tout, tel que c'était, mais aussi tout ce qu'on n'a pas pu comprendre tout de suite, ce qu'on a voulu et ce qui pourra être réalisé un jour : la vérité... ».

J'ai beau porter maintes fois le verre d'eau plein de glaçons à ses lèvres, il m'est absolument impossible d'arrêter le flot de ses paroles. Il retombe alors en arrière. Mais sa petite flamme de vie est perpétuellement attisée par le souffle de ce qu'il a encore à dire : « Mon petit Docteur, promets-moi de parler à Maria de son père, mais aussi du camp, de toi, d'Ernst, et d'Alek, et de Bienenschwanz, et de tous les autres bons gars, et de lui raconter comment on est devenu de bons amis, et tout ce qu'on peut réaliser entre bons amis, et ce que ton Jules aurait peut-être pu réussir à faire encore... » Soudain, il se redresse et me regarde : « Mon petit Docteur, pourquoi ne m'as-tu pas secoué, moi, pauvre vieux con que j'étais à l'époque, quand on a fait danser Maria devant Daladier alors que moi, son père, j'étais derrière les barbelés ? Pourquoi ne m'as-tu pas dit : « Tu es un idiot, Jules ! Si tu n'écris pas la vérité à ta fille, tu n'es plus mon ami ! ? »

« Jules, dis-je en hésitant, à l'époque tu ne voulais rien savoir. »

« Oui, ça prend du temps, tout ça, médite-t-il, j'ai réfléchi à bien des choses ici, même quand je te disais : "Touche pas à la politique, mon petit Docteur..." Mais, que tu le veuilles ou non, tu es toujours pris dans l'engrenage. C'est pour ça qu'il faut garder les yeux ouverts et comprendre les choses ; c'est pour ça qu'il faut que tu expliques les choses à ma Maria, tu dois lui dire la vérité », s'entête-t-il. Et soudain : « Où est Philipp, mon petit Docteur ? »

Bon sang, à quoi bon lui dire, maintenant, à sa dernière heure, que son fils est mort inutilement, là-haut, dans les glaces de Norvège ? Cette vérité-là ne sert à rien.

« Jules, comment pourrais-je savoir où est ton Philipp, alors que nous sommes totalement coupés de la zone occupée ?

- Je vais te le dire, moi, où il est Philip, m'explique-t-il, Philipp, il est mort... je sais bien ce que Pierre me cache : Philipp, ils l'ont traîné d'Afrique en Norvège et ils l'ont fait mourir là-bas... »

Nous nous taisons tous les deux. L'énorme mouche noire s'excite, triomphante, autour de la petite ampoule électrique. Ma mémoire répète automatiquement ce vers du Faust de Goethe : *Le Seigneur des mouches, des rats et des souris*. Le diable s'est incarné dans cette énorme mouche noire et tourne autour de Jules qui se meurt. Mais c'est un non-sens ! Jules ne craint ni le diable ni la mort. Il repose paisiblement, ses grands yeux d'un bleu profond, dilatés, fixent le plafond. Sa tête dure et burinée pourrait tout aussi bien être celle d'un chevalier ou d'un combattant du Cinquecento, comme celle de la statue du Colleone, sur la place, à Venise. Non, c'est bien déjà le crâne de Jules, le crâne du Juif polonais traqué dans toute l'Europe ! C'est Aron Liter, dont le fils, légionnaire français, est tombé à Narvik, dont la fille, la petite Maria, déguisée en Alsacienne, après avoir dansé devant Daladier, erre maintenant quelque part en France avec sa mère pendant qu'ici, les médecins du camp le laissent tout simplement crever. Mais une chose est sûre : Jules était un bon combattant, une forte tête, un *fighter* comme on dit en anglais dans les combats de boxe. Un homme, enfin, qui se bat pour la vérité !

Je lui tiens la main ; son pouls faiblit.

« Mon petit Docteur, dit-il, là sous le lit, il y a une boîte en carton, donne-la- moi ! »

J'enlève la ficelle. Dans le carton se trouve tout ce qu'il a de plus précieux. Il prend le portefeuille avec les photos : « C'est pour ma femme ; la bague et la barrette c'est pour ma Maria... » Il râle affreusement, il n'arrive déjà plus à tousser. Ou bien ce sont les larmes qui lui montent aux yeux ? Il les avale courageusement, mais tient la tête lourdement penchée sur le carton. « Tiens, l'album de timbres, il est pour toi, mon petit Docteur ... Philipp, il n'en a plus

besoin. » Parmi les cravates, le linge et tout son fourbi, il cherche un étui à cigarettes, il l'ouvre, à l'intérieur se trouve une fleur blanche séchée. « Tu vois, c'est ma fleur du 1^{er} Mai, dit-il, je crois que, pour moi, c'est à ce moment-là que tout a vraiment commencé. Ton Jules, il aurait pu devenir un autre homme, il fallait juste le temps. » Il sort avec précaution la marguerite séchée de la petite boîte et me la donne : « Tu peux l'apporter à Maria ou même la garder pour toi... mais il faut que tu racontes tout à la gamine, mon petit Docteur, tout, tu comprends ! ».

Il s'est redressé et me regarde fixement. Soudain il sourit de son sourire amical et enfantin : « Et si un jour tu écris, écriras-tu aussi sur ton Jules ? » Son expression change à nouveau brusquement, ses grands yeux bleu foncé brûlent comme du feu, maintenant ce n'est plus cette petite flamme mais une vraie flamme qui danse. « Non, écris tout, tout, tout, dis-leur la vérité, toute la vérité, tu m'entends ! » Il s'est cramponné fermement au haut de mon bras comme s'il voulait graver tout cela en moi avec ses ongles. Son corps s'affaisse. Je dois détacher ses mains de mon bras. Ses yeux fixent le vide. Je lui ferme les yeux.

Il est exactement 10 heures du soir. Le clairon de la garde retentit, il faut *éteindre les feus*⁽¹³⁾ !

Je prends le petit cahier soigneusement rempli de timbres pour son fils Philipp, que je lui acheté il y a cinq mois, ainsi que la petite boîte avec la marguerite.

*

Derrière le cercueil de Jules la kommandantur a autorisé le cortège suivant : six internés de chaque quartier, c'est-à-dire dix-huit personnes et, trois autres encore de son ancienne baraque, c'est-à-dire de la nôtre, soit, en tout, vingt et une personnes. Notre petit détachement, commandé par un sergent, se compose de sept rangées de trois hommes. Notre sergent ne peut refréner son machinal « Une-deux ! Une-deux ! », quand nous nous mettons en marche.

Mais nous ne marchons pas au pas.

A la morgue de l'hôpital, il y a un représentant du rabbin de Toulouse. Jules repose dans le cercueil de bois grossier, déjà cloué. Nous le plaçons sur l'auto du camp et déposons nos couronnes sur les planches de bois brut. Puis l'auto passe lentement le long des baraques de l'hôpital. Tous les malades sont dehors, dans leur habit rayé et sale d'hôpital, ils sont muets, le visage grave, quelques internés espagnols saluent, le poing à la tempe, un vieil homme se signe.

Le garde, à l'entrée, présente les armes.

L'auto poursuit son chemin interminable en passant devant les barbelés des quartiers A, B et C. Plus de quatre mille prisonniers s'approchent des barbelés et saluent pour la dernière fois leur camarade défunt qui n'aura plus jamais le droit de connaître la liberté. Dans les yeux des prisonniers on peut lire aisément ce qu'ils pensent. Si la haine et la volonté à elles seules avaient pu tuer, alors, en l'espace d'une seconde, aucun médecin du camp, aucun sergent, aucun garde mobile ne serait resté en vie. En silence, les quatre mille hommes derrière les barbelés saluent la dépouille de Jules. C'est tout naturel. Nombre d'entre eux, figés au garde-à-vous, saluent le poing levé, d'autres font le salut militaire, la main sur le béret, quelques-uns font un signe de croix, quelques Russes Blancs s'inclinent profondément jusqu'à terre. Les cuisiniers, à demi-nus, sortent de leur cuisine, essuient leurs yeux baignés de sueur et ôtent leur toque ; et, continuellement, les gardes présentent leurs armes dans le camp entouré de sentinelles et de mitrailleuses. Le mort ne représente plus un danger, il est donc sacré ! *Garde à vous ! Présentez armes*⁽¹⁴⁾ !

Enfin nous sommes sur la grande route de Pamiers à Toulouse qui mène au cimetière, sur la route que, ces derniers mois, nous ne pouvions voir qu'à travers les barbelés, sur laquelle avançaient péniblement des centaines de milliers de réfugiés et de soldats démobilisés après la défaite et la dissolution de leur armée. Le calme règne maintenant sur cette grande route. Il n'y a plus d'essence, les voitures ne circulent plus. Il n'y a plus de charbon, aucun train ne circule sur les remblais voisins. Dans les champs le blé doré est trop mûr, il penche vers le sol, personne ne le moissonne ; alors que dans de nombreux camps, des dizaines de milliers de jeunes hommes aptes au travail sont inactifs derrière les barbelés.

On ne croise que quelques vieilles femmes qui font le signe de croix, un vieil homme s'arrête, il ôte son béret et s'incline.

En chemin, sur la route déserte, nous attend encore un détachement de la garde mobile : vingt hommes bien armés.

*

Le cimetière des prisonniers se trouve à l'extérieur dans la « prairie », dans un champ en friche. Le sol est composé de sable et de graviers. Jules va être en bonne compagnie dans la rangée où, depuis un an déjà, des douzaines de jeunes Espagnols de l'armée populaire républicaine ont été ensevelis.

Il nous est formellement interdit de prononcer des mots d'adieu devant la tombe de Jules. Seul l'officier du culte dira des prières en hébreu. Mais deux petits incidents surviennent. Jules ne passe pas dans la tombe. Selon le rite juif le visage du défunt doit être

tourné vers l'est ; la partie la plus large du cercueil, c'est-à-dire celle où se trouve la tête, doit être orientée vers l'est. Mais les tombes ont été creusées exactement en sens inverse. On pose le cercueil de Jules sur la tête, on essaie d'autres positions : ça ne passe pas ; Jules fait la « forte tête », il ne veut pas obéir à l'officier du culte de Toulouse ! Finalement nous mettons un terme à ces manœuvres incongrues et nous laissons le cercueil descendre en terre selon le bon plaisir de Jules. Alors l'officier du culte se livre, en un sens, à une falsification du certificat de décès de Jules. Dans sa précipitation c'est à nous, les prisonniers, qu'il a demandé l'identité de Jules, au lieu de se renseigner au bureau du camp.

« Son nom ? », demande-t-il.

Nous répondons : « Liter. »

« Son prénom ? »

Sans hésiter, nous répondons : « Jules. »

Nous sommes fiers d'entendre que notre ami Jules est enterré officiellement sous le nom de Jules Liter, comme nous l'avions baptisé dans notre baraque.

S'en suivent les longues prières et les lamentations, les pleurs et les gémissements. Jules m'avait souvent affirmé qu'il était un bon juif ; mais c'était également une forte tête, une tête brûlée, un gars courageux et, à sa façon, un homme en quête de vérité. Certains tremblent à l'idée de l'au-delà. Lui, à l'heure de sa mort, n'était préoccupé que par une seule et même idée : qu'on transmette la vérité à sa fille, qu'on écrive l'entière vérité sur notre camp et qu'« on ne s'écrase plus sous la table comme un chien. »

*

Je regarde les internés qui entourent la tombe : beaucoup de combattants de la guerre d'Espagne, beaucoup de camarades parisiens, beaucoup d'hommes qui, comme Jules, ne sont devenus des combattants qu'une fois internés dans le camp. Ils serrent les dents, leurs yeux regardent calmement mais durement le gravier au fond de la fosse. Il est dangereux de regarder la vaste étendue ouverte devant nous ; il suffit d'un saut par-dessus le muret du cimetière pour être de l'autre côté. Mais il y a là vingt hommes de la garde mobile, lourdement armés ; à gauche, dans la ferme, une mitrailleuse est installée ; et cette journée est vraiment très claire : un champ de tir idéal ! Nous devons rester en vie ! C'est aujourd'hui ce que nous devons savoir faire de plus important : rester en vie, pour plus tard ! C'est pourquoi nous devons serrer les dents, renoncer même aux mots d'adieu et aux protestations qui ne mènent à rien, nous devons nous boucher les narines et résister à la séduction du lourd parfum des

céréales trop mûres qui s'inclinent vers le sol ! Ne pas regarder le ciel, là où les étourneaux se rassemblent à nouveau avant de voler au-dessus de la mer et de gagner l'Afrique. Rester en vie ! Dire et écrire la vérité sur ce camp, sur cette époque, pour Maria, pour les jeunes, pour ceux qui ne savent pas encore qu'ils ne doivent pas s'écraser sous la table comme des chiens, pour qu'ils restent unis et ne se divisent pas, pour qu'ils ne ferment plus les yeux mais s'avancent avec lucidité vers le grand combat final !

Rester en vie et ne pas craindre la mort !

Domage, Jules, tu étais un bon camarade, un homme courageux... dommage, c'est vraiment dommage que tu aies eu « si peu de temps » !

*

Les cailloux s'abattent sur le cercueil dans un bruit de rafale de mitrailleuse. Beaucoup de camarades se découvrent, serrent le poing et le portent à leur front. Ils rendent les honneurs à Jules comme à un soldat tombé après un juste combat.

Les gardes mobiles nous regardent de travers.

Je jette une poignée de gravier ainsi qu'une petite fleur blanche séchée sur le cercueil de Jules : la marguerite qu'il portait à la boutonnière le 1^{er} Mai pour braver avec nous la fureur de la garde mobile.

Fin

*

Traduction, notice et notes de Françoise PERNOT en collaboration avec Maria COZAR

d'après :

WOLF, Friedrich, *Jules*, Berlin : Verlag « Lied der Zeit », 1948.

Cet exemplaire, dédié le 16 octobre 1949 à Berlin, fut offert par Friedrich WOLF à son ancien codétenu du camp du VERNET Eugenio REALE.

Voir :

<http://www.campduvernet.eu/medias/files/jules-1.pdf>
<http://www.campduvernet.eu/medias/files/jules-2.pdf>
<http://www.campduvernet.eu/medias/files/jules-3.pdf>
<http://www.campduvernet.eu/medias/files/jules-4.pdf>

NOTICE

Friedrich WOLF (1888-1953) arrive au camp du Vernet par le convoi du 12 octobre 1939 en provenance de Roland Garros. Il y est interné jusqu'au 4 octobre 1940.

Médecin et écrivain antifasciste allemand, il est alors déjà connu pour ses travaux scientifiques et son activité littéraire. Ses œuvres dramatiques sont jouées en Allemagne, en Europe et aux États Unis.

Le personnage de *Jules* est inspiré d'un personnage réel mentionné également par Bruno Frei dans *Les Hommes du Vernet*. Selon toute vraisemblance, il s'agit d'un de leurs codétenus Aaron Langer, décédé le 7 septembre 1940 dans les conditions évoquées dans le récit. On peut voir sa tombe au cimetière du camp de concentration du Vernet d'Ariège.

NOTES

(1) En français dans le texte.

(2) En français dans le texte

(3) *Bienenschwanz* : « queue d'abeille ». *Biene* : « abeille » ; *Schwanz* : *queue*. (NdT).

(4) Traduit de *Doktorle* : le suffixe *le* est un diminutif affectueux fréquent dans les dialectes du sud de l'Allemagne et en Yiddish.

(5) En français dans le texte.

(6) français dans le texte.

(7) En français dans le texte.

(8) français dans le texte.

(9) Forme de harcèlement voisin de la torture infligé aux internés affectés à la corvée de pierres. Voir la nouvelle *Kiki* de Friedrich WOLF sur le site de l'Amicale : <http://www.campduvernet.eu/medias/files/kiki-de-friedrich-wolf.pdf>

(10) En français dans le texte.

(11) En français dans le texte.

(12) En français dans le texte.

(13) En français dans le texte et orthographié ainsi.

(14) En français dans le texte.